LE JOUR, 1948
03 JUILLET 1948

LES RÉFORMES DANS LE PAYSAGE

Le ciel d'été sur la montagne qui n'est que lumière et splendeur est ce même ciel que l'hiver soit souvent chargé d'orages et d'éclairs, fulgurant et tonnant. Telle est la marche des saisons dans la rigueur des lois de la nature. Il y a le mouvement et la vie, comme il y a le temps du recueillement et du sommeil. Il y a le jour et la nuit. Mais, livrés à nos passions, nous regardons les règles avec indifférence et l'âge nous surprend aussi superficiels qu'aux années de l'enfance, aussi loin de la sagesse et des leçons de l'expérience qu'une folie de jeunesse de la chute des feuilles.

Au fond, tous les enseignements "officiels", si encombrés de nos jours, c'est cette sagesse qui leur manque ; c'est cette connaissance principale, de ce qui compte et de ce qui compte moins ; de ce qui a un sens permanent et profond et de ce qui est passager et fuyant comme nos caprices et nos jeux.

Toute l'existence quotidienne est devenue un assujettissement à de mauvaises habitudes. La réflexion est réduite à rien ; la conversation est vide comme un air de jazz ; le spectacle est le plus souvent dangereux ou vain. L'égoïsme et le profit dominant tout.

D'une formation solide et pure et qui s'inspire de cette montagne dans toutes ses saisons, personne ne s'inquiète. Au moment où l'Etat réforme ou croit réformer, au moment où l'on veut surtout **qu'il se réforme**, il faut encore faire appel aux citoyens et leur demander individuellement de rentrer en eux-mêmes et de prendre conscience du réel. Car l'Etat c'est eux ; c'est chacun de ceux qui devraient obéir aux lois et qui le font si peu ; c'est ce monde un peu artificiel et disparate qui a pris l'habitude simultanée de se plaindre et de fuir le devoir au pas de course ; de parler et de ne rien faire.

Cependant, le paysage libanais, fait pour émouvoir un homme libre et pour lui interdire de se comporter comme un esclave nous baigne dans la vie allégresse qui naît ici de la présence immédiate de la montagne et de la mer.

Pendant que nous demandons à l'Etat de cesser de se faire des amis par le privilège, par la faveur ou par la ruine du caractère il nous faut demander aussi aux Libanais de tirer de leurs paysages natals, la leçon de grandeur et d'indépendance qu'ils leurs apportent chaque jour depuis le jour de leur naissance. Cet état d'âme est nécessaire pour maintenir la nation.

Ce qu'on demande à l'Etat libanais **c'est de s'adapter enfin à l'évolution qui fait dépendre la qualité des citoyens du degré de liberté auxquels on les accoutume dans la dignité et dans l'ordre.**

La maladie du Liban est dans une servilité que l'Etat entretient et dont il se fait complice parce qu'elle lui fait la vie facile. C'est par là que le caractère se perd et que l'Etat débilité périt.

Réformons-nous. Avec l'Etat ou sans lui.